tion des Ecritures (1). En effet, de Wette ne voit plus dans l'âme des apôtres que le pressentiment divin de n'écrire que le vrai (2); tandis que Schleiermacher ne fonde la véracité des apôtres que sur leur parfaite union avec le Christ, et ne considère leurs écrits que comme le premier chaînon de cette suite d'enseignemens dogmatiques qui devaient paraître dans le sein de l'Eglise et qui supposeraient tous la foi en Christ déposée dans les écrits apostoliques (3). De sorte qu'à tout prendre, si l'une des phases du rationalisme a considéré la Bible comme l'œuvre grossière d'hommes ignorans, le gnosticisme ne lui accorde du respect qu'autant qu'elle consentira à parler son langage.

Les théologiens gnostiques ou spéculatifs ont confondu sans cesse dans leurs explications les idées de révélation, de rédemption et de justification; car lorsqu'on a tourné et retourné tout ce qu'ils disent à ce sujet, tout se réduit en ce que le divin et l'humain se sont réunis d'une manière intime dans Jésus et que, dans cette direction nouvelle donnée à l'humanité, la religion acquerra toujours un nouveau développement au point d'élever l'homme au plus haut degré du sentiment religieux, ou de lui faire comprendre scientifiquement tout ce qui est du domaine de la religion (4). Schleiermacher lui-même, rejetant l'idée

(1) Voir la *Confession de foi de Röhr*, p. 50-70.
(2) De Wette, *Dogmat.*, 41-53.
(3) Schleiermacher, *Christliche Glaubenslehre*, II, 352.
(4) Cette manière de considérer la foi chrétienne se trouve principalement développée dans un ouvrage de J. Rusk : *Philosophie und Christenthum*. Manheim, 1825.

ancienne de la révélation comme impossible, ne voit en elle qu'une impulsion de la divinité qui se développe chaque fois avec une force nouvelle. (1)

Non moins malheureux a été le gnosticisme, quand il a voulu parler de l'âme, de sa nature et de sa durée immortelle. C'est dans ces questions, au contraire, qu'il a dépassé le rationalisme vulgaire, et que tous ses partisans ont plus ou moins adhéré à cette première assertion de Schleiermacher, dans ses *discours*, que c'était un vice de se croire immortels dans le sens d'une durée individuelle. Oui, l'âme n'est plus pour la théologie spéculative qu'une portion de l'absolu qui doit se fondre en lui « tout en continuant de vivre », ajoutent-ils, pour ne pas effaroucher le commun des lecteurs. Mais cela ne surprend personne. Du moment que l'on n'acquiesce plus à la parole divine de la manière la plus simple et la plus formelle, on est forcé de céder aux exigences de l'esprit humain qui de raisonnemens en raisonnemens parcourt tous les degrés de la logique, et ne s'arrête jamais, parce qu'il est impossible en effet de conclure quelque chose de réel de quelque chose de désirable ou même de probable. Le panthéisme doit être nécessairement la doctrine de tout homme qui pense, s'il refuse d'être un chrétien simple et docile, et jamais on ne verra non plus une personne de quelque valeur s'arrêter sur cette route du rationalisme vulgaire, qui expose tant au mépris de la critique. Aussi vous voyez toujours du spinosisme dans toutes les questions de

(1) *Christliche Glaubenslehre*, I, 103.

la théologie spéculative, et quelque horreur que plusieurs semblent avoir du nom, depuis la notion de Dieu jusqu'à celle de l'immortalité, tout est imprégné de la philosophie théologique de Spinosa, parce qu'il est en définitive le plus profond penseur des temps modernes et le plus conséquent de tous les raisonneurs anti-chrétiens. Voici comment Hase résume les doctrines du rationalisme mixte sur l'état futur de l'homme : « La mort, dans le sens chrétien, n'est en soi ni un mal, ni un bien (1), mais un événement qui, suivant les positions où l'on se trouve, est facile ou pénible, qui demande toujours, pour être attendu dignement, une élévation de l'âme, et par lequel les souffrances de l'état corporel ne peuvent plus être mises en question. Les images de la vie à venir dans le Nouveau-Testament ne peuvent pas être considérées comme des accommodations, lors même que plusieurs traits de ces images ne seraient que l'expression vivante de traditions populaires. Mais comme produits de l'imagination, elles ne sont pas une nécessité qui dérive d'une loi de l'esprit, ni qui soit liée essentiellement à la piété. Elles ne sont que les formes passagères de l'idée que l'homme continue à vivre dans une éternité qui ne fait qu'une avec l'idée terrestre. Le corps n'a point de droits à l'éternité, par conséquent la religion n'a pas intérêt à ce qu'il continue à exister. La philosophie

(1) Dans le sens chrétien, au contraire, *la mort est la peine du péché*, elle est donc un mal ; elle est de plus la délivrance des maux de la vie, elle est donc un bien. La révélation seule et le simple bon sens expliquent cette apparente contradiction.

spéculative est pourtant favorable à cette idée que le corps peut continuer de vivre, si l'on entend par là l'appropriation d'un nouvel organe par l'esprit. Dans tous les cas, la résurrection est considérée, sous le rapport populaire, comme l'immortalité, et admise dans l'Eglise à l'instar de la résurrection du Christ, quoique celle-ci soit d'une toute autre nature. Le jugement et l'éternelle punition avec toutes ses raisons pour et contre, ne reposent que sur l'anthropomorphisme, comme si la vie avec ses sentimens de bonheur ou de malheur dépendait de sa position extérieure. La félicité et la condamnation sont bien plutôt le simple sentiment de la vie, suivant ses rapports envers Dieu, ce qui forme les conditions de l'état extérieur. Ce qui fait qu'au lieu du contraste frappant entre le ciel et l'enfer, c'est comme dans la vie terrestre sur laquelle règne aussi une juste Providence et où il y a des ombres infinies entre le bonheur de la vie et la misère. Il s'ensuit de là le besoin d'un état purifiant qui, il est vrai, est compris dans l'Eglise catholique, sans parler du feu, de la pénitence et de la satisfaction que cette Eglise ne comprend pas bien, mais qui manque à l'Eglise protestante par l'absence d'un contraste éternellement fixé. La question de la conformation et du renouvellement de l'univers appartient à l'histoire naturelle et ne peut avoir un sens religieux que dans la manière bornée de le considérer dans l'antiquité pour qui le globe terrestre était l'univers (1). Dans l'éternité des punitions de l'enfer,

(1) Ainsi, quand le Nouveau-Testament parle de ce renou-

repose la reconnaissance vigoureuse du rejet sans condition du mal et de l'unité de cette vie avec l'autre. Par cette petite interruption de la vie terrestre la liberté est arbitrairement bornée. Parce qu'elle a été et qu'elle est, il faut qu'elle soit éternelle, et le christianisme exige, ce qui a été déjà décidé par l'école d'Alexandrie, de ne pas considérer la vie éternelle comme fermée, soit par les œuvres de celle-ci, soit par le bonheur à venir, mais comme un effort éternel avec une liberté sans fin qui porte en elle, selon le développement ou le trouble de ces sentimens, la félicité ou le malheur. Ce perfectionnement appartient aussi à l'instruction populaire. Jusqu'à quel point peut-on laisser au peuple ces images bibliques qui ne contredisent en aucune façon la piété? Cela dépend de la culture d'esprit de la communauté chrétienne; car de même qu'il y en a pour des époques entières, il y a aussi pour des hommes individuels des degrés de culture sur lesquels l'imagination se rapproche de l'idée; comme images elles sont indispensables à la représentation théorique et poétique de l'objet (1).

vellement, c'est parce que ses écrivains étaient trop bornés du côté de l'intelligence.

(1) Hase, *Dogmatik*, § 110.

CHAPITRE XXIV.

Suite des résultats du rationalisme dans le domaine de la foi chrétienne.

Il est un principe populaire que l'Evangile lui-même ne dédaigne pas de consacrer de son autorité, c'est que l'on peut juger de la bonté d'un arbre par les fruits qu'il rapporte. Ne pourrait-on pas appliquer ce principe à la question du rationalisme, et décider qu'un système qui ne se présentait aux populations que pour épurer la religion chrétienne et en fortifier davantage les sentimens dans les âmes, qui n'a fait néanmoins que la corrompre dans sa source, la dénaturer dans toutes les branches de ses enseignemens; qu'un système qui ne s'est point contenté de la dépouiller pièce par pièce de tout ce qui était à elle, mais qui a porté la dérision jusqu'à lui faire promettre d'adopter de toutes autres maximes, de toutes autres pensées, tout en se disant encore la même religion; qu'un pareil système, dis-je, est condamné par toute âme intelligente et sincère, et ne peut plus séduire personne. Quand la philosophie a voulu, elle aussi, se substituer à la religion des douze pêcheurs de Galilée, elle a été plus sincère; elle a avoué ses projets, parce qu'apparemment elle se sentait mieux en force pour atteindre son but. Est-ce donc par le sentiment